

# Essai sur la question proposée par la Société Oeconomique de Berne pour l'année 1759

Autor(en): **Stapfer, Albert**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Mémoires et observations recueillies par la Société Oeconomique de Berne**

Band (Jahr): **1 (1760)**

Heft 1

PDF erstellt am: **27.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-382473>

## **Nutzungsbedingungen**

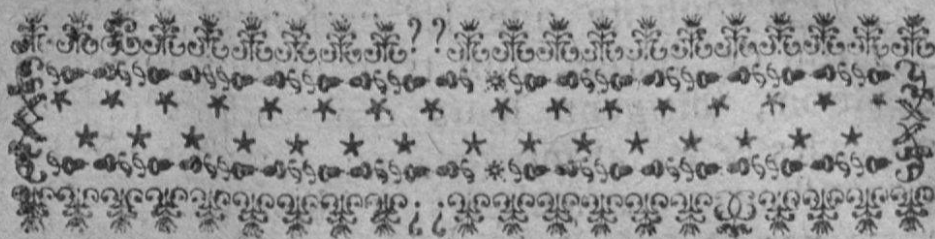
Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

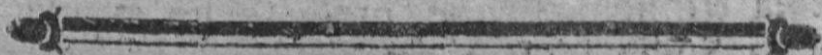
Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



II.

\*ESSAI

SUR LA QUESTION PROPOSEE  
PAR LA SOCIETE OECONOMIQUE  
DE BERNE POUR L'ANNEE 1759.



LA QUESTION PROPOSEE, EST CONÇUE  
EN CES TERMES.

Expliquer.



LES raisons qui doivent engager la Suisse  
par préférence à la culture des bleds: Les  
empêchemens généraux & particuliers, qui  
s'y rencontrent: Les moiens généraux & particu-  
liers, que ce País fournit relativement à cette cul-  
ture.

D'3 L'ON

\* Nous devons cette piece, dont l'Original est écrit  
en Allemand, & qui a obtenu le premier prix, à  
Mr. Albert Stapfer, Diacre de l'Eglise à Diesbach,  
près

**L'**ON souhaite que les personnes du Canton de Berne, qui travailleront sur cette question, dirigent leurs observations sur les obstacles & les avantages, en un mot sur les circonstances particulières à leur pays. On verra par ce qui va suivre que j'ai envisagé la chose sous ce point de vûe, de manière cependant que la plupart de mes observations peuvent se rapporter à la Suisse en général.

ON aura pu remarquer trois parties dans la question proposée, elles feront le plan de cette dissertation : la première regarde la nécessité & les avantages de la culture du grain dans la Suisse : la seconde les obstacles généraux, & particuliers qui en arrêtent les succès : la troisième enfin présente les avantages dont la Suisse jouit à cet égard.

#### I. PARTIE.

**I**L ne paroît pas que la première question soit sujette à bien des difficultés. Personne ne contestera, je pense que la culture du grain ne soit nécessaire : il sera facile de prouver par là même son importance par rapport à notre patrie : établissons cependant cette vérité sur des principes généraux, & en l'examinant ensuite plus en détail tâchons de faire sentir jusqu'à

près de Thonne. Son Style tout simple est une preuve évidente de sa grande pénétration & de ses principes patriotiques, en ce qu'il a préféré d'être utile, & intelligible à tout genre de Lecteurs, au but de se faire honneur à soy-même par un Style plus élevé & recherché, en negligant par contre l'avantage général.

jusqu'à quel point cette nécessité peut s'étendre.

SI un país manque de plusieurs choses, qui servent à l'entretien, ou à la comodité de la vie: si les habitans sont obligés de les tirer des país étrangers, sans pouvoir leur donner en échange de ses propres productions en aussi grande quantité; on conçoit sans peine que ce país là verra ses habitans diminuer peu à peu, & qu'il n'est pas éloigné de sa ruine totale, à moins que la disette ne soit réparée par un commerce avantageux & bien dirigé.

QU'UN país au contraire produise tout ce qui sert à l'entretien & aux comodités de la vie: Qu'il soit indépendant des nations voisines, ou du moins, qu'il puisse leur fournir assés de ses productions pour compenser la valeur de ce qu'il tire d'elles: ce país là a certainement atteint le premier degré de son bonheur. Il peut subsister sans que l'on remarque cependant que ses richesses, ou son bonheur s'augmentent d'une manière sensible.

MAIS quand un país peut fournir à ses voisins de son superflu; quand la somme de ce qu'il envoie au dehors est beaucoup plus considérable que celle de ce qu'il en tire: quand un commerce étendu & florissant le met en état de fournir à ses voisins ce qu'il va acheter dans les país éloignés: le bonheur de ce país là est parvenu à son comble: les richesses des autres peuples s'y accumulent: ses habitans se multiplient & s'enrichissent: sa puissance s'augmente: son état devient

chaque jour plus florissant ; bientôt il attirera sur lui l'admiration de l'univers. On n'aura pas de peine à saisir ces principes, & personne ne s'avisera de me les contester.

IL est certaines nécessités, & même de celles, qui appartiennent à l'entretien de la vie, que nôtre Patrie ne possède pas, ou du moins elle n'en a pas assez pour fournir au besoin de tous ses habitans. On sçait, par exemple, qu'elle est obligée de tirer la meilleure partie de son sel des païs étrangers: elle n'a pas non plus assez de grains: On sçait que le Canton de *Zurich* en tire chaque année une très grande quantité de la *Souabe*, & que de là on le transporte dans les autres Cantons. Le Païs de Vaud achète beaucoup de grains de la Bourgogne; il sort par là des sommes considérables hors du païs. Je ne nie pas qu'il n'arrive quelquesfois, que l'on en fait sortir de la Suisse pour les païs étrangers, mais qui est ce qui me contestera, qu'il n'en entre beaucoup plus qu'il n'en sort? Il semble que cette première raison devrait suffire pour établir ma proposition. Faire fleurir la culture du grain c'est retenir dans le païs une grande quantité d'argent qui en sort: c'est augmenter d'autant ses richesses; mais ce n'est pas encore là tout ce que j'ai à avancer.

LA Suisse manque de bien d'autres nécessités, ou pour mieux dire de bien d'autres superfluités, que la délicatesse & le luxe nous rendent nécessaires. Bien qu'il y croisse beaucoup de vin nous en tirons une quantité  
con-

considérable de Bourgogne & d'Alsace, tandis qu'il n'en sort que peu ou point de chés nous. Les draps, les étoffes de soye, le thé, le café, le sucre, les épiceries, sont autant de choses, qui nous viennent du dehors. En un mot, que l'on jette un coup d'œil dans la plupart de nos magasins, on n'y verra que des marchandises étrangères. J'avoue que ce ne sont pas des nécessités réelles, mais le luxe, la délicatesse & une manière de vivre différente nous les ont rendues indispensables. Il est probable que la Suisse auroit assez de vin, si on sçavoit l'employer comme il faut. Mais bien des gens seroient extrêmement affligés, s'il falloit se priver entièrement de cette liqueur, ou du moins en prendre plus modérément. Plusieurs personnes accoutumées à porter des habits de soye, seroient bien fâchées de les changer contre des étoffes de laine fabriquées dans leur país. Cette personne délicate dont le palais est devenu insensible par les excès, a besoin des épiceries pour ranimer ses sens amortis.

IL est vrai que la Suisse a des productions qui lui sont propres, & qu'elle peut partager avec ses voisins. On doit mettre au premier rang les chevaux, les bêtes à corne, & les fromages. On y fait beaucoup de toiles, qui ont cours dans les país étrangers. On y a des manufactures & des fabriques, qui y font entrer de l'argent. Ici il est naturel de demander, s'il entre plus d'argent dans notre Patrie, qu'il n'en sort: si ces deux sommes sont égales, ou bien, si nos dépenses surpas-

sont nos revenus. Les bornes étroites d'une dissertation comme celle ci ne permettent pas que je m'engage dans de longs calculs. Quelques observations, fondées sur l'expérience, décideront la question.

IL n'est pas possible qu'il sorte plus d'argent de la Suisse qu'il n'y en entre, car suivant le premier principe que j'ai établi plus haut elle seroit épuisée depuis longtems, ce qui est entièrement contraire à l'expérience. On y trouve encore beaucoup de personnes riches, & en particulier plus de païsans très à leur aise, que dans plusieurs autres païs.

ON ne peut pas non plus admettre, que ce que la Suisse tire pour ses propres productions, surpasse considérablement ce qu'elle envoie au dehors en échange des marchandises étrangères. Car si cela étoit ce seroit un des plus riches païs de l'Europe, c'est ce que personne ne s'avisera de soutenir. D'ailleurs, une seule observation va faire comprendre ce que l'on doit croire à ce sujet. Faisons attention aux circonstances dans lesquelles nous nous trouvons. Un païs qui n'a pas de dépenses extraordinaires à soutenir, qui jouit depuis si longtems des douceurs de la paix, dont le sage gouvernement ne se mêle pas des différens de ses voisins; un païs qui n'est pas soumis à des Princes superbes, dont les dépenses inutiles précipitent les sujets infortunés dans la misère, bien au contraire un païs dont les Magistrats bienfaisants distribuent même de leurs propres revenus: Comment un païs, si favorisé,

risé, ne s'enrichiroit-il pas, s'il y entroit plus d'argent qu'il n'en sort? Il ne reste donc que le second cas, c'est que les revenus de la Suisse sont égaux à sa dépense. L'importation balance l'exportation. La Suisse par là même n'a pas encore atteint le plus haut degré de prospérité. Pour y parvenir il faut augmenter ses productions & diminuer ses dépenses. Qu'y a-t-il de plus propre pour cela que l'encouragement de la culture du grain. Si la Suisse en produisoit assez pour entretenir ses habitans, les sommes, qui en sortent anuellement pour le commerce du grain y resteroient. Mais si elle étoit en état d'en fournir encore à ses voisins, ses richesses augmenteroient davantage. Je ne crois pas que ce dernier cas soit impossible, au moins dans le Canton de Berne. Ce n'est pas tout, l'encouragement de la culture des grains augmenteroit encore nécessairement les autres productions du pais, & nous mettroit en état d'en envoyer en plus grande quantité chés les étrangers. j'ai déjà remarqué que le commerce des chevaux, des bêtes à corne & des fromages est une des principales richesses de la Suisse. Cette proposition est confirmée par l'expérience. Car dès que cette branche de commerce est un peu arrêtée, on entend tout le monde se plaindre de la difette d'argent; au contraire le pais est généralement plus riche, lorsque l'opposé arrive.

ON comprendra maintenant sans peine qu'en encourageant la culture des grains, on augmente aussi cette source de nos richesses.

Pour



Pour entretenir & fortifier les chevaux il faut une assez grande quantité de grains. On engraisse les bêtes à corne avec toutes sortes de grains, & l'on n'y réussit pas avec du foin seul: Le païsan leur donne même du grain, sans avoir dessein de les engraisser, pour en tirer plus de profit; mais il n'est en état de le faire que lorsque le grain est abondant & à bon marché. Qui ne voit la conclusion qu'on peut en tirer, que l'encouragement de la culture des grains contribue à augmenter le commerce des chevaux & des bêtes à corne? Je ne parle pas ici de la paille, ni des fourrages, qui seroient aussi par là considérablement augmentés; j'entrerais là dessus dans quelque détail, lors qu'il en sera tems.

QUAND même l'augmentation de la culture des grains ne produiroit pas l'effet, dont nous venons de parler; il est certain, que les choses restant sur le pied où elles sont, la Suisse seroit en état de fournir une plus grande quantité de ses productions nationales aux étrangers. Il est connu, que les habitans de ces montagnes, qui produisent le plus de bétail & de fromage, mangent fort peu de pain, lors que le grain est monté à un certain prix. Pour l'épargner, ils tuent quelques piéces de bétail; & accoutumés des leur jeunesse à ce genre de vie, ils se nourrissent de viande & de fromage. Quand au contraire le grain plus abondant est à un prix plus modique, ils mangent plus de pain & ils vendent plus de bétail & de fromage. Le lecteur tirera lui même la conséquence; je la passe sous silence  
pour

pour rapporter ici une observation que je ne puis pas m'empêcher d'ajouter. J'ai dit plus haut, qu'il entroit beaucoup de vin étranger dans la Suisse; peut-être que l'encouragement de l'agriculture préviendrait encore les dépenses considérables, que le luxe & les excès occasionent à cet égard. En Hollande, en Angleterre, & dans la plus grande partie de l'Allemagne, il se fait beaucoup de Biere, qui compense du moins en partie la disette du vin. Dans ce pais, la cherté du grain rend la Biere presque aussi chère que le vin. On peut même dire, plus chère que le plus mauvais vin. Si le grain étoit plus abondant, cette liqueur ne couteroit pas plus qu'en Allemagne & ailleurs, & il est apparent que plusieurs personnes en feroient usage. Par là l'on auroit moins besoin de cette grande quantité de vins étrangers qu'on fait entrer annuellement.

J'ESPERE d'avoir suffisamment établi la nécessité de la culture des grains dans nôtre Patrie. On me permettra de rassembler toutes ces considérations dans un raisonnement en forme. Ceux qui me reprocheront que cette méthode sent un peu trop l'école, voudront bien faire attention, qu'elle contribuera à la clarté de cette dissertation.

TOUT ce qui contribue à diminuer les dépenses étrangères de la Suisse; tout ce qui augmente ses revenus, ses richesses, & les productions du pais. Tout ce qui établit ainsi son bonheur. Tout cela, dis-je, est d'une première nécessité pour elle. Or la culture  
des

des bleds produit ces effets importants. Donc elle est d'une nécessité absolue pour elle. J'ai prouvé suffisamment l'une & l'autre des prémisses. Par là même, la conclusion, que j'en tire est nécessairement vraie.

PREVENONS encore une objection, que l'on pourroit me faire ici. Le commerce ne mettroit-il pas nôtre chère patrie, dans le même état florissant, où vous prétendés la placer par la culture des bleds? La *Hollande* ne produit aucune espèce de grain, & elle ne laisse pas d'être riche.

J'ACCORDE tout cela. Je l'ai même déjà insinué dans un des principes, que j'ai établi plus haut. Mais la situation de la Suisse est-elle aussi avantageuse pour un commerce florissant, que celle de la *Hollande*? Avons-nous une mer par le moien de laquelle, nous puissions envoyer nos vaisseaux dans les quatre parties du monde, échanger nos marchandises, contre celles de tous les peuples de l'univers, & les vendre ensuite à d'autres nations, avec un profit considérable? Et quand même nous pourrions rendre nôtre commerce aussi florissant, que celui de la *Hollande*, l'un empêchet-il l'autre? La *Hollande* n'a point de terres labourables, tandis que nous en avons. Le commerce des *Anglois* n'est pas moins considérable que celui de leurs voisins, cependant c'est un des païs, où l'agriculture fleurit le plus, & où on en fait le plus de cas. Quel bonheur pour ma chère patrie, si elle se trouvoit dans les mêmes circonstances! Si l'agricul-

griculture & le commerce y étoient sur un pied également avantageux ! L'une conduit à l'autre ou le soutient.

MAIS, aussi longtems que le commerce n'est pas bien établi, il n'y a aucun moien plus propre à mettre la Suisse dans un état florissant, que l'agriculture. Que dis - je ? L'agriculture, ne laisseroit pas d'être indispensablement nécessaire, quand même nos vœux seroient accomplis par rapport au commerce. Sans cela une grande étendue de terre, nous deviendroit inutile, & ce n'est pas là le cas de la *Hollande*. Or il est certain, que c'est un grand mal pour les habitans d'un païs, lorsqu'ils ne tirent pas tout le parti possible de leurs terres.

CETTE dernière proposition me conduit naturellement à la seconde question, que je me suis proposé d'examiner dans la première partie de cette dissertation: *Jusques à quel point s'étend la nécessité de la culture du grain dans la Suisse ?*

QUAND je dis que la culture des grains est nécessaire, je ne veux pas dire que l'on doive couvrir la terre de bleds. Cela seroit même impossible. On entend seulement par là, que l'on doit tirer de chaque terrain toute l'utilité possible ; que l'on doit s'appliquer à l'agriculture, principalement dans les lieux, où l'on peut le faire, sans diminuer le profit, que l'on tire des autres parties du terrain : on doit au contraire l'abandonner par-tout, où elle seroit un obstacle à ce que l'on profitat  
des

des autres terres. Pour expliquer mon idée, je vais examiner les différentes sortes de terrain, que l'on trouve dans la Suisse; faire connoître ceux dans lesquels la culture des grains est utile, & par là même nécessaire.

L'ON y trouve d'abord les alpes, & les autres pais montagneux, qui ne sçauroient servir à l'agriculture, & qui ne sont bons que pour des pâturages. Pour que ces lieux élevés ne soient pas inutiles, il faut que dans la plaine on recueille assés de fourage, pour entretenir pendant l'hiver, non seulement le bétail, dont on a besoin pour l'usage des vallées, mais aussi celui qu'on envoie en été sur les montagnes. On doit pouvoir y élever de jeunes bêtes, qui remplacent celles que l'on vend en automne, lors qu'elles quittent les montagnes. Sans toutes ces précautions de détail, on ne pourroit pas garnir les montagnes en été, & elles deviendroient inutiles.

ON trouve en second lieu dans la Suisse des prés, d'un fond humide, qui rapportent constamment de l'herbe d'eux mêmes. Cette espèce de terrain se trouve ordinairement dans les vallées, entre les plus hautes montagnes; quelquefois aussi au bord des lacs & des rivières, qui sont à peu près au même niveau qu'eux. Ils tiennent un milieu entre les terres sèches & les marécages. On ne peut pas en tirer beaucoup d'usage, pour la culture des grains, en particulier pour ceux, qui passent l'hiver dans la terre, & qui aiment par là même les terroirs secs. L'humidité est  
moins

moins funeste aux petites graines, c'est pour celles là qu'on peut l'employer. Cependant on ne s'avise guere de labourer ces terres, qui raportent assés d'elles mêmes, sans qu'on y donne aucun soin. On auroit tort d'en agir autrement, surtout dans les païs de montagnes, où il y a le plus de ces prés humides, parce qu'on doit y avoir égard à tout ce qui peut servir à entretenir le bétail des alpes pendant l'hiver. On n'y a d'ailleurs pas assés de fougage pour cette saison, puis que les habitans sont obligés de descendre dans la plaine, pour y consumer celui, qu'ils peuvent trouver à acheter chés quelques particuliers, qui en ont du superflus. La communauté par exemple de *Diemtigen* peut entretenir en été sur ses montagnes trois fois plus de bétail, qu'elle n'en peut nourrir en hiver dans l'étable.

ON me faisoit l'éloge de l'excellence de l'épautre que produisoit la terre dans le *Grindelwald*: Elle rendoit, disoit-on, en la separant de la bourre plus de la moitié en grain pur. Pourquoi donc, demandois-je alors, vos champs ne sont-ils pas plus grands, que les jardins potagers d'un païsan commode? Nous avons plusieurs montagnes, repartit-on à l'instant, où nous mettons nôtre bétail pendant l'été, obligés de l'entretenir aussi pendant l'hiver, nous ne pouvons pas ensemercer autant de terrein, que nous le voudrions. Ces bonnes gens se plaignoient aussi, que lors qu'ils avoient une fois mis du grain dans ces terres humides, il n'y croissoit plus d'herbes de longtems. Je pense que l'art pourroit facilement

ment corriger ce défaut de la nature, si c'en est un réel.

LA troisième espèce de terroir de la Suisse, consiste en des terres sèches. La plus grande partie de l'*Ementhal*, dans le Canton de *Berne*, est occupé par des biens de campagnes à clos, appartenants à des particuliers, & tout le terroir y est le même. En général on trouve les terres de cette espèce dans les endroits montagneux, où il y a peu de plaines. Les Possesseurs n'ensemencent guère que le quart, ou tout au plus le tiers de leurs fonds. Le reste rapporte de l'herbe. Ici la culture du bled est indispensablement nécessaire, non seulement à cause de l'avantage que l'on retire du grain considéré en lui même. Mais la culture renouvelle la terre, elle l'ameublir, elle lui donne de nouvelles forces, & elle la rend ainsi plus propre à produire de l'herbe en plus grande abondance.

SI on ne labouroit jamais une terre de cette sorte, elle deviendroit peu à peu si compacte, que malgré le soin qu'on prendroit d'y mettre des engrais, elle ne produiroit que peu d'herbe. Ainsi en n'y semant jamais du grain, on la gâteroit entièrement.

LA Suisse en quatrième lieu, a de vastes plaines, dont le terroir est sec. ON me dispensera de prouver que l'on doit y semer du grain. La nature elle même semble nous le dire. Sans cela on n'en tirera que peu ou point de fruit, si on y manquoit on pécheroit contre cette règle si judicieuse; c'est que  
dans

dans un país on ne doit laisser aucun morceau de terrein sans culture.

EN cinquieme lieu, nous rencontrons dans nos campagnes des prés, qui peuvent être arrosés. On n'y sème aucune sorte de grain, en particulier dans ceux, où il y a allés de bonne eau. Je pense que l'on fait bien. Car ils demandent ainsi peu de travail, tandis que le profit, qu'on en tire est allés considérable; on peut même dire, il est plus grand qu'il ne le seroit, si on y semoit du grain. D'ailleurs sans ce terrein, ou on ne pourroit pas entretenir le bétail en hiver, ou les montagnes ne seroient pas garnies en été. Enfin, loin de nuire à l'agriculture, cet emploi du terrein contribue beaucoup à avancer ses progrès. Je ne m'arrête pas à en parler ici, parceque j'aurai occasion d'y revenir dans la suite.

EN fixieme lieu, on trouve dans nôtre país de vastes marais. J'ai peu de chose à en dire. Seulement dois-je remarquer, qu'il faut, s'il est possible, emprunter le secours de l'art pour les dessécher. Car naturellement ils ne sont pas propres à être ensemencés.

EN septieme lieu enfin, on a beaucoup de vignes & de bois. Je ne parle ici ni des uns ni des autres, parceque j'aurai occasion d'en parler ailleurs.

PAR ce que j'ai dit sur les différentes especes de terre, on peut voir celles où il seroit utile de semer du grain, & celles où il



ne le seroit pas. On peut déterminer par là, jusques à quel point il est nécessaire d'ensemencer les terres. On doit le faire, pour me résumer, toutes les fois que cela n'empêche pas, que l'on ne fasse un meilleur usage de tout le terrain qu'on possède.

## II. PARTIE.

**J**E passe maintenant à la seconde question proposée: *Quels sont les obstacles généraux & particuliers, qui arêtent les succès de l'agriculture dans la Suisse.*

**EXAMINONS** premierement les obstacles généraux, de là nous passerons ensuite aux particuliers.

I. **LE premier** Obstacle général à la culture du grain, c'est la *mauvaise terre*, qu'on y rencontre presque par tout. Il faut beaucoup de travail & de fraix pour la préparer. Pour montrer plus exactement quelle est la nature de ce premier obstacle, je vais examiner les différentes especes de terres, qui couvrent la surface extérieure de nôtre globe. Ces terres sont de bien des especes différentes, & les physiciens ne se sont pas assés appliqués à cette partie de l'histoire naturelle. On pourroit les distinguer par leur poids, par leur ténuité & par une infinité d'autres méthodes. Il suffira d'en indiquer ici quatre especes, de marquer celles qui sont propres au labourage, & de voir si elles se trouvent dans la Suisse.

**LA premiere & la meilleure** espece de terre est

est celle qui paroît noire dès qu'elle est mouillée, mais qui devient grisâtre à mesure qu'elle se sèche. Il paroît que ce n'est autre chose que les débris des plantes pourries. Tout croit facilement dans cette terre. On la travaille sans beaucoup de peine. Il faut peu de fumier dans les lieux, où elle se trouve naturellement. Ainsi, on voit en *Alsace*, dans le *Palatinat*, en *Flandre* & ailleurs, qu'un païsan peut labourer avec un seul cheval, & qu'il jette son fumier dans la rivière. On trouve peu ou point de cette terre dans la *Suisse*, si ce n'est peut-être dans les jardins potagers, où elle est plutôt le fruit de l'art que de la nature. L'engrais & la culture ont rendu telle la mauvaise terre, qui y étoit auparavant. On en trouve encore sous le gazon dans les prés qui sont arrosés par de bonne eau, sur tout de celle dans laquelle on a délayé du fumier. En un mot la nature ne nous a donné absolument aucune terre de cette espece.

LA seconde espece de terre, qui tient aussi le second rang pour la bonté, est celle qui est grasse & forte. Elle se fend dans les sécheresses, pour se refermer dès qu'il fait un tems plus humide. En général, on peut dire, qu'elle est bonne pour le labourage, mais il y en a de plusieurs especes inférieures à cet égard les unes aux autres. Elle n'est pas à beaucoup près à comparer avec la première, car il faut beaucoup d'engrais pour la fertiliser. La cohérence de ses parties la rend difficile à travailler, & elle n'est pas propre à toutes les especes de grain. On en trouve

affés dans nôtre païs, mais moins que des deux autres, que nous allons examiner.

LA troisieme espece est la terre graveleuse. Elle est sans contredit la moindre pour la culture des grains, & pour toutes fortes d'usages. Tout engrais y devient inutile. Peut-être qu'un travail assidu pourroit la bonifier, si l'on doit en croire les plus grands phyficiens, *Du Hamel, Kruger & Muschembroek*. Selon eux la terre grasse n'est autre chose qu'un sable fin, extrêmement broié. A force de le travailler ses particules frotées les unes contre les autres se réunissent & forment une sorte de terre grasse qui se lie. L'usage que l'on feroit de ce moien ne scauroit jamais compenser la peine, qu'il coute. On ne rencontre que trop de cette sorte de terre. Grand nombre de nos champs ne sont qu'un amas de gravier & de pierres.

LA quatrieme espece est un mélange de la seconde & de la troisieme. Elle tient le milieu entre l'une & l'autre. C'est celle dont nous avons le plus. Elle peut servir au labourage, mais elle n'est pas aussi bonne, que les deux premieres especes, elle a cependant cet avantage, c'est que toutes fortes de grains y réussissent, lors qu'on a eu soin d'y mettre beaucoup d'engrais.

PEUT-ETRE que toutes les autres especes de terres que l'on pourroit distinguer, ne sont qu'un mélange de ces premieres, avec une plus ou moins grande quantité d'eau. Quoiqu'il en soit, en voilà assez pour faire voir,

voir, que la Suisse a plus de mauvais terrain que de bon: et c'est là le premier obstacle que je trouve contre la culture des grains. Ce seroit ici le lieu de parler des moyens de bonifier la terre. Mais la question proposée ne demande que les obstacles, sans parler des moyens, qu'on pourroit employer pour les prévenir. Je ne puis cependant pas m'empêcher de faire une observation: on peut voir par la division des différentes especes de terres, comment une espee peut être bonifiée en la mêlant avec une autre. C'est ainsi que la marne peut fertiliser un terrain graveleux.

II. LE *second* obstacle que je trouve à la culture du grain, ce sont les *rigueurs de la saison*, qui se font sentir particulièrement en hiver & au printemps. Situés entre le 45°. degré 40 minutes & 47°. degré 45 minutes de latitude, on seroit tenté de croire, que nous habitons un des plus beaux climats de l'Europe parceque nous sommes presque également éloignés de l'Equateur & du Pole. Cependant plusieurs pais plus septentrionaux que le nôtre, jouissent d'un climat beaucoup plus tempéré. Nous avons beaucoup d'endroits, ou les rigueurs de l'hiver se font tellement sentir, que l'on n'y peut semer aucune graine ou tout au moins aucun bled d'hiver. Je ne parle pas ici des hautes montagnes, que l'on ne peut pas habiter pendant les froids, mais de quelques vallées fort peuplées. Dans les lieux les plus tempérés, l'on voit tomber de la neige au milieu du printemps, ce qui fait

un tort considérable à la semence. C'est là la raison, pour laquelle on emploie tant de semence. L'hiver en consomme beaucoup, & il n'en laisseroit point, si on ne la semoit pas extrêmement épaisse. La principale cause de ce mal n'est pas difficile à deviner. La Suisse est plus froide que les pays voisins de la même manière qu'une isle qui est élevée au milieu de l'océan, & qu'une colline est plus froide que les plaines qui l'entourent. Si l'on examine combien l'Are a de chute depuis Berne jusqu'à l'endroit où elle se jette dans le Rhin, & combien ce dernier fleuve en a jusques à Bâle, on pourra comprendre combien notre capitale est plus élevée que Bâle, & que l'Alsace, & par là combien l'Alsace est moins élevée que la Suisse. Nous sommes donc comme sur une haute montagne, en comparaison des pays voisins. De là ces variations subites du froid au chaud; de là ces neiges tardives au milieu du printemps; de là la rigueur de la saison en hiver. Tous ces phénomènes ne s'aperçoivent dans notre climat, que sur les montagnes, & à une certaine hauteur dans l'atmosphère. C'est pour cela encore que les parties septentrionales de la Suisse sont beaucoup plus tempérées que les parties méridionales, parceque les unes sont moins élevées que les autres.

III. JE trouve le troisieme obstacle dans les préjugés & l'ignorance des gens de la campagne sur la culture des terres. Un païsan n'apprend à son fils, que ce qu'il a lui même appris de son pere. Toujours uniforme dans ses procédés,

dés, il n'essaie rien de nouveau. Si on lui propose quelque nouvelle méthode, propre à bonifier les terres, il répond avec un froid glaçant, ou avec un sourire moqueur; nos peres, plus sages que nous, n'ont jamais rien fait de pareil. Il ne conçoit pas comment il est possible d'imaginer quelque chose que son pere n'ait pas sçu. Il a vécu jusques ici avec le revenu de ses terres, c'en est assés; il est persuadé qu'il a atteint le plus haut degré de science dans l'agriculture. Le préjugé va si loin que ceux qui voudroient tenter quelque chose de nouveau, sont exposés aux railleries de leurs voisins, si le succès ne suit pas immédiatement leur entreprise: Réussissent-ils au contraire les autres en sont surpris; mais ils ne laissent pas de continuer de suivre leur ancienne méthode, dans la crainte que la nouvelle n'ait des suites fâcheuses. Il faut qu'une expérience d'un demi siècle ait prouvé au païsan la bonté d'une méthode, pour l'engager à la suivre. De là vient que le commun des gens ne se soucient point des nouvelles découvertes qu'on pourroit faire pour perfectionner, ou pour encourager l'agriculture. On ne se soucie pas des différentes méthodes que l'on suit dans les païs étrangers: on les ignore; & quand on les sçauroit, on n'auroit garde de les imiter. Qui ne voit combien ces préjugés sont funestes?

IV. LE *quatrieme Empêchement* vient de la *qualité des païs*, qui environent la Suisse. La France, l'Italie & la Suabe, non seulement ont assés de grain, pour entretenir leurs habitans;

E 5

mais

mais ils peuvent même nous faire part de ce qu'ils ont de trop. On pourroit objecter à cause de cela, que le grain seroit à trop bas prix, si on en semoit en si grande quantité, que le país en produisit plus, qu'il n'en faut pour nourrir ses habitans. On ne pourroit pas le vendre chés nos voisins, qui en ont plus qu'il ne leur en faut; le laboureur ne pourroit pas subsister, parceque son travail & ses avances ne seroient pas suffisamment payées.

CETTE objection ne me paroît pas fort embarrassante : il seroit à souhaiter que nous fussions dans le cas d'avoir plus de grain, qu'il ne nous faut. On trouveroit bientôt le moien de se défaire de ce qu'on auroit de trop. Je ne m'y arrête pas plus longtems, parceque j'en ai déjà parlé dans ma premiere partie, & que j'aurai occasion d'y revenir.

V. CINQUIEME obstacle qui s'oppose à la culture des grains. Malgré grand nombre de contradictions auxquelles je serai exposé ici, je tiens, que la grande quantité de bois, dont nôtre país est couvert, nuit beaucoup à l'agriculture. D'un côté, ils occupent un terrain, qui pourroit être ensemencé, & de l'autre ils rendent nôtre país plus sauvage & nôtre climat moins tempéré. Cette derniere proposition est une vérité, dont personne ne doute maintenant, & que l'expérience confirme chaque jour. Les François & les Anglois l'ont éprouvé dans leurs possessions en Amérique. Ils s'emparoit d'un país, que le froid leur faisoit regarder comme inhabitable, mais dès qu'ils

qu'ils avoient commencé à extirper les forêts le climat devenoit plus doux, le terroir plus fertile, enforte qu'aujourd'hui ces contrées sont d'un raport considérable. Tous les voyageurs confirment cette observation. Personne ne doute aujourd'hui que l'Allemagne ne doive sa fertilité, & la beauté de son climat à l'extirpation des bois. Les anciens nous la décrivent comme un país qui étoit rude & sauvage, couvert d'immenses forêts. De nos jours les lieux mêmes qui étoient alors couverts de bois, sont changés dans des contrées agréables & fertiles. Telle en particulier que la *Saxe* & la *Thuringe*, Provinces anciennement moins fertiles. Pourquoi douterions nous que la même cause ne produise chés nous le même effet, & quelle ne nuise ainsi à l'agriculture.

MAIS, m'objectera-t'on, le bois est déjà si cher, que l'on n'en trouve presque plus dans bien des endroits. On se plaint tous les jours de cette diminution: que seroit-ce, si nous en extirpions encore davantage? J'accorde tout cela. Mais n'est-il pas vrai que l'on perd beaucoup de bois dans plusieurs endroits, où il y en a beaucoup. Ce grand nombre de haïes mortes que l'on fait annuellement contre les ordres du souverain, dans les lieux où l'on pourroit planter des haïes vives: La manière de bâtir des gens de la campagne, dont les maisons ne sont composées que de bois & de paille, emploie une grande quantité des plus belles plantes. D'ailleurs on ne prend ordinairement que peu ou point de soin des forêts. Si les particuliers qui en possèdent

ne



ne les laissent pas dépérir, la plus grande partie, qui est entre les mains des communautés, est dirigée comme tous les biens communs, c'est-à-dire assez mal. Tous ceux qui y ont part cherchent à en tirer, pour leur particulier, tout le parti qu'ils peuvent. Je voudrois me donner le plaisir de placer un Hollandois, sur une montagne, d'où l'on put apercevoir une grande partie de nôtre pais. Là j'entendrois ce qu'il me répondroit, quand je lui dirois: voilà un pais où un très grand nombre de personnes se plaignent de manquer de bois. Sans doute, qu'il croiroit qu'on prétend le tromper, parcequ'il est certain qu'il auroit sous les yeux presque autant de bois que de terrain découvert. Mais la *Hollande* fait usage des tourbes, sans doute, & nous pouvons en avoir, & nous ne nous en servons pas comme il faut. A la campagne même elle est peu connue. Je connois quelques marais, qui rapportent peu, ou rien à leurs propriétaires, & dont le fond est de pure tourbe, dont on ne fait aucun usage.

LES obstacles, que je rapporterai dans la suite, ne sont pas si généraux, que les précédens. Ils ne regardent pour la plupart que le Canton de *Berne*.

VI. LES pâturages communs, que l'on nomme en Allemand *Allmenten*, forment un sixieme obstacle à la culture des grains. Il y en a beaucoup trop dans le Canton de *Berne*.

JE suis à peine le maître de moderer les mouvemens d'indignation, qui m'animent, lorsque

lorsque je considère le tort considérable, que ces terrains communs occasionent à nôtre pais, par rapport à l'agriculture. Quelques uns de ces terrains consistent en des montagnes, contre lesquelles je n'ai rien à dire, parceque leur nature les rend inutiles au labourage. Ailleurs ce sont des marais dans lesquels les propriétaires laissent paître leurs chevaux & leur bétail pendant l'été. Par tout où l'art ne peut pas les dessécher, ils ne font encore aucun tort à l'agriculture, parcequ'ils ne sont pas naturellement propres à être cultivés. Mais j'en connois, que l'on pourroit dessécher, pour y semer une grande quantité de grain. Peut-être même que cela auroit déjà eu lieu, s'ils avoient appartenu à des particuliers. L'expérience montre, que l'on fait peu de cas des biens communs, & qu'on ne les entretient pas comme l'on devoit. Chaque particulier qui y a part regrette les dépenses & la peine qu'il faudroit employer pour les bonifier. On se persuade que ce qu'on y met de tems & de peine est moins pour soi que pour les autres. Et il y a parmi les gens du commun peu de ces cœurs nobles & généreux, qui sentent du plaisir à consacrer son bien & son travail pour l'avantage du public. Enfin nous avons plusieurs plaines d'une vaste étendue & arides, qu'on emploie pour des pâturages communs. Ce sont celles-ci qui diminuent la quantité des terres labourables. Par là même que ce sont des biens communs, on n'y sème rien. On pourra m'objecter, que l'on ne sçauroit entretenir ces chevaux, & ce bétail, qui y trouvent

trouvent actuellement leur nourriture en été. Si ces biens appartenoient à des particuliers, ils agiroient comme l'on fait communément avec des terres sèches. On en laboureroit le tiers, ou tout au moins le quart, & le reste rapporteroit encore assés de fourage, pour entretenir pendant toute l'année le bétail, qui y broute à peine pendant cinq mois. Ce calcul est d'autant plus vrai, qu'il est fondé sur l'expérience. Qu'on interroge tous ceux qui ont des terres semblables à celle dont il s'agit, & qui les entretiennent bien. Ils répondront que s'ils les métamorphosoient en de simples pâturages, ils auroient beaucoup de peine à entretenir pendant l'été, le même bétail qu'ils nourrissent toute l'année, avec le foin que leur produit cette partie, qu'ils n'ensemencent pas.

ON n'aura pas de peine à concevoir comment cela se peut: car 1<sup>o</sup>. la culture du grain engraisse la terre, le labourage la renouvelle, la rend plus meuble, & lui donne de nouvelles forces pour produire de l'herbe. Au contraire le terrain que l'on n'emploie qu'au pâturage, devient peu à peu dur, compacte & stérile: bientôt il ne produit plus tout ce qu'il pourroit produire. Il est vrai cependant que les pâturages engraisent un peu la terre, à cause du fumier du bétail. Mais il est incontestable, que le fumier crud ne produit pas le même effet, tombant sur la surface d'un terrain sec & compacte, que celui qui a fermenté avec de la paille & d'autres choses, & qui est mêlé avec la terre. Cela se voit

voit tous les jours en comparant avec ces pâturages, les terres qui les touchent, & qui sont par conséquent d'une même espece. Une simple haïe sépare un terrain gras & fertile couvert de grain & de fourages. d'un pâturage maigre & stérile. D'ailleurs, dans un pâturage, il se perd beaucoup d'herbe. Le bétail choisit les plantes qui sont le plus de son goût, & les autres sont pour la plupart foulées aux pieds: le premier mois, il vit dans l'abondance & le reste du tems, qu'il est dans les pâturages, il meurt de faim. Si l'on fauchoit cette même herbe, & qu'on la ferrat, elle seroit toute mise à profit. En voilà assés pour répondre à l'objection proposée. On voit que la culture du grain loin de diminuer les fourages contribue à les augmenter.

FAISONS encore en passant une observation, qui découle de ce que nous venons de dire. Je suis persuadé que l'on ne devoit employer pour des pâturages, que les lieux qui ne sont pas propres pour le labourage; que ceux qui sont rapides & trop escarpés pour pouvoir y conduire la charüe, ou enfin ces lieux bas sur le bord des rivières, où nous pouvons craindre que le bled ne soit inondé. S'il y a des pâturages dans les lieux où il pourroit y avoir du grain, c'est une marque que le país n'est pas peuplé ou quelque autre raison s'oppose aux progrès de l'agriculture. Je l'ai dit plus haut. Les biens communs ne sont pasensemencés parceque plusieurs personnes y ont part. On peut donc dire que  
les

les biens communs, entant que tels, font des obstacles pour l'agriculture.

IL est vrai qu'il y a un petit nombre de biens communs où l'on sème du grain. Dans quelques endroits chaque propriétaire peut en labourer un arpent, ou une autre mesure déterminée. Mais ces sortes de partages sont plus nuisibles, qu'utiles à ces terres. La plupart de ceux, qui les cultivent, ont d'autres biens, qu'ils ne veulent pas priver d'engrais, pour le prodiguer à ceux qui ne leur appartiennent pas. Ils n'y sèment que de l'avoine, qui n'a pas besoin de fumier; ou s'ils y jettent d'autres graines l'intérêt particulier les empêche de travailler les terrains comme il faut. Ils prennent ce qui vient: ils succent ainsi la graisse d'un terrain qui dépérit chaque jour. On voit que cela ne contribue pas beaucoup aux progrès de l'agriculture.

AILLEURS on donne à ceux qui n'ont point de terres une portion de ces biens communs, pour s'y bâtir une petite demeure & pour la cultiver. Ainsi il y croit un peu de grain, mais à d'autres égards, on fait par là un mal beaucoup plus grand. Ces sortes d'établissements sont le siège de la paresse, & une pépinière de mandians. Un jeune étourdi, qui n'a rien, épouse dans ces lieux là une fille aussi pauvre, & aussi inconsidérée que lui. Ils comptent sur un établissement dans les biens communs, & ils demandent la portion que la coutume leur assigne. Ils y bâtissent avec le secours de leurs voisins une misérable cabane,

bane, & dès lors ils se persuadent, qu'ils possèdent un bien considérable.

AU bout de six ans, ils ont donné le jour à six mendiants. Car on sçait que les pauvres sont toujours plus féconds que les riches. Il ne seroit pas difficile d'en deviner la raison, mais ce n'est pas le lieu de l'examiner: cependant les deux époux éprouvent alors que leur petit terrain n'est pas capable de les entretenir avec une nombreuse famille. Dès là ils accoutument leurs enfans à aller mendier, & par là même à ne rien faire. De là nait une très mauvaise éducation. Parvenus à un âge plus avancé, ces enfans n'osent plus demander l'aumone, ils n'entendent aucune profession; personne ne veut prendre à son service des gens accoutumés à vivre dans l'oisiveté. Ainsi ils sont forcés à aller chercher dans les pais étrangers un entretien qu'ils ne trouvent pas dans le leur. Ce n'est pas l'imagination qui travaille ici; ce sont des faits, dont nous sommes chaque jour les témoins. Il est connu qu'il y a beaucoup de Suisses dans l'*Alsace*, dans la *Lorraine*, dans l'*Evêché de Bâle*, & où n'y en a-t'il pas? Et j'ai remarqué que la plupart étoient originaires des lieux, où les biens communs sont employés comme je viens de le dire. Que l'on observe d'où viennent la plus grande partie de nos mendiants, on trouvera encore qu'ils sortent de ces campagnes.

JE connois au contraire des communautés, qui ont partagé leurs biens communs, & où

il n'y a presque plus de mendiens. Sans doute, qu'il y a encore des pauvres, mais comme ils ne peuvent pas compter sur une petite portion des terres de leur communauté, ils tâchent de gagner leur vie par le travail de leurs mains. S'ils n'ont point de demeure fixe ils se mettent au service de quelqu'un; & s'ils sont mariés, & qu'ils aient des enfans, ils les mettent en pension, pour très peu de chose chés des païsans. Là on les élève dans l'habitude du travail, car un païsan qui a un bien considérable, peut toujours occuper un enfant quelque âge qu'il ait. Enfin si ces parens qui n'ont pas de quoi vivre veulent demeurer ensemble, ils louent à un très bas prix une petite demeure, dans un endroit, où ils peuvent trouver à s'occuper. Ils travaillent à la journée pour s'entretenir eux & leurs enfans. Je suis donc encore fondé à conclure, que les biens communs, entant que tels, sont toujours nuisibles.

TELLES étoient depuis longtems mes idées sur cette matière; mais quelle n'a pas été ma joie, lorsque j'ai appris que c'étoient aussi celles d'une des nations les plus éclairées de l'Europe. Les *Anglois* ont obligé les communautés, qui possédoient des terres en commun de les partager entr'eux. Ils avoient observé comme moi, que ces établissemens étoient nuisibles à l'agriculture, & que l'on n'en tiroit pas toute l'utilité, que l'on auroit pu.

MAIS je m'arrête trop sur cet article, comment me pardonnera t'on cette digression,  
fi

si j'emploie encore quelques instans à prouver l'utilité de ces partages des biens communs? Cependant j'hasarderai quelques idées là dessus, qui serviront à faire toujours mieux comprendre combien ils sont funestes à l'agriculture.

SI l'on partageoit les biens communs entre les propriétaires, au lieu de mauvais pâturages mal entretenus, on y verroit naître des fonds fertiles, garnis de grains, de fruits & de fourage. Un pere qui aura un certain nombre de fils, entre lesquels il ne peut partager qu'un assés petit héritage, seroit charmé de pouvoir remettre à un ou à deux d'entr'eux la portion, qu'il auroit dans les terres de la communauté.

CELUI qui vit du travail de ses mains, & qui lutte souvent contre la misère, sans retirer de ces fonds d'autre profit, que celui de pouvoir y mettre une vache pendant cinq mois de l'année, pour l'y laisser mourir de faim, se verroit tout à coup le maître d'une possession considérable. Il y auroit du grain & d'autres fruits pour entretenir sa famille, & sa vache auroit à manger pendant douze mois. Ceux qui possédant assés de bien fonds n'auroient pas besoin de garder leur portion, pourroient la vendre à ceux qui n'en auroient point, ou la louer à quelque autre, qui n'auroit pas de bien, & qui y trouveroit de quoi vivre, au lieu d'aller chercher son entretien chés les étrangers. En un mot le país seroit plus peuplé, & plus en état de nourrir les habitans; l'agriculture seroit perfectionnée, &



l'on pourroit élever plus de bétail. Examinons par exemple les terres, qui apartiennent en commun à la ville de *Thun*. Si au lieu de les employer comme pâturages, on les labouroit, je suis assuré qu'on pourroit y établir un grand village, fort peuplé, dont tous les habitans pourroient se nourrir. Le tiers, ou le quart produiroit du grain, & le reste entretiendroit toute l'année le bétail qu'elle entretenoit assés mal pendant cinq mois seulement. Quel avantage pour le país si on cultivoit toutes ces terres! Elles le feroient, si on les partageoit entre les particuliers.

VII. LES *Fabriques* établies dans quelques endroits sont un *septieme obstacle*, qui nuit à l'agriculture. Que l'on ne croie pas que je sois l'ennemi des fabriques & des manufactures. Bien dirigées, elles sont d'une grande utilité. Elles nourrissent un grand nombre de pauvres, & elles enrichissent quelques particuliers. Plus il y a de personnes riches dans un país, plus il est florissant. Quand je dis que les fabriques sont nuisibles à l'agriculture, je ne parle que de celles, qui sont mal placées. Je m'explique. Elles ne nuisent pas dans les villes: là elles sont utiles; c'est là leur véritable lieu. S'il y en a quelques unes qui ne puissent être établies, qu'au dehors, on peut le faire, pourvu qu'on n'y admette que des habitans de la ville. Je n'ai jamais ouï dire, que les fabriques, qui sont aux environs de *Zoffingue* fussent nuisibles à l'agriculture. La plupart des près de ces lieux là peuvent être arrosés; ils rapportent avec peu de travail; il y a peu de terrain,

terrein, que l'on puisse ensemençer. Dans l'Oberland, dans le Simenthal, dans le Veisland, où il n'y a pas beaucoup de terres labourables, l'on s'y applique sur tout à élever beaucoup de bétail; occupation, qui ne demande pas autant de travail, que la culture des terres: là encore les fabriques ne nuisent pas.

DANS les endroits au contraire, où l'on ne peut pas profiter du terrain qu'en le cultivant avec soin, il est évident que les fabriques sont funestes. Afin qu'on put les y souffrir, il faudroit que le país fut assés peuplé pour que les habitans fussent en état de s'appliquer à ces deux ouvrages, sans qu'ils se nuisissent réciproquement. Elles seroient encore suportables, si on n'y avoit besoin que des vieillards, ou des enfans, qui ne sont pas assés forts pour labourer la terre. Souvent j'ai été irrité de remarquer des campagnes labourables, mal entretenues, tandis que je vois des mains assés fortes, pour travailler à la terre, occupées à filer ou à tricoter des bas. On pourra décider maintenant, si nous avons des fabriques, qui nuisent à l'agriculture dans les lieux, où elles sont.

VIII JE mets au huitieme rang parmi les obstacles, qui occupent maintenant mes recherches, *L'indivisibilité des Terres*. Il y a plusieurs endroits dans nôtre país où le cadet des fils d'un bon païsan hérite toutes les terres de son pere, qu'il achète de ses aînés & de ses sœurs, suivant une estimation, qui d'ordinaire est à son avantage. Ceci ne regarde

que la Province allemande du Canton de Berne. J'ai remarqué que cette coutume est nuisible, lors que ces biens fonds sont considérables. Nos païsans sont faits de telle sorte, qu'ils craignent de faire des fraix, qui ne leur promettent qu'une utilité future. Ils ne tiennent pas un affés grand nombre de domestiques, pour cultiver des terres d'une grande étendue. Ils préfèrent d'en laisser une partie en pâturages ou en friches au grand désavantage de l'agriculture. Si ces mêmes terres étoient partagées, chaque particulier avec sa famille n'auroit pas de peine à cultiver sa portion. Je ne veux pas dire cependant, que l'on dut souhaiter, que tous les plus petits fonds fussent partagés; cela seroit sujet à d'autres inconvéniens. Je connois des biens de païsans, qui ont été distribué entre deux, trois, ou quatre personnes, & l'on m'a assuré, qu'aujourd'hui chacune de ces portions rapporte autant qu'elles faisoient toutes ensemble. Ma proposition est donc suffisamment démontrée.

IX. *LE partage mal entendu du terrain forme le neuvieme obstacle.* Je trouve que le terrain est mal distribué à deux égards. Souvent on sème du grain dans une terre, qui n'est point propre pour cela, & que l'on ne devoit employer que pour des pâturages; tandis que l'on laisse les près dans des lieux propres à être labourés. On cultive avec soin des terres rapides, qui ne peuvent rapporter que du foin. Un pauvre ouvrier est engagé par la modicité du prix d'acheter un morceau de terre affés étendu, mais fort penchant. Il travaille, il  
süe,

fiée, & il ne s'enrichit. Le profit qu'il en retire ne paie pas sa peine. Il est constant que des terrains de cette nature demandent la moitié plus de travail, & que leur rapport est beaucoup moindre, que celui d'un terrain uni. J'ai déjà prouvé plus haut, combien cela est funeste à l'agriculture. Le terrain est encore mal distribué à un second égard. Dans de grands villages, les possessions d'un seul particulier sont composées de plusieurs pièces. Cette distribution augmente la peine, elle fait perdre beaucoup de tems, & rend la culture plus difficile. En Angleterre & en Ecosse, il y a une loi qui oblige le plus petit nombre des habitans d'un village à se soumettre à la volonté du plus grand nombre, lors qu'il juge à propos d'échanger différens morceaux de terre, pour rassembler les possessions de chaque particulier.

X. LE dixième obstacle, c'est que dans plusieurs endroits, on ne tire pas tout le parti qu'on pourroit tirer de l'eau. Il arrive souvent surtout dans les lieux, qui ont des terrains en communauté, que l'on laisse perdre de grands ruisseaux d'excellentes eaux, très propres à arroser les terres. D'autrefois on ne la conduit pas dans les endroits où elle pourroit arroser le plus de terrain. Cela fait un grand tort à la culture du grain. Si au premier coup d'œil on n'aperçoit pas la liaison que cela peut avoir avec notre matière, un moment de réflexion le fera bientôt remarquer. Nous avons déjà posé pour principe, que l'augmentation des fourages encourage dans un pays la culture

du grain. On entretient plus de bétail, qui est absolument nécessaire pour le labourage, & qui nous fournit une plus grande quantité d'engrais. Vous remarquerez sans peine qu'un particulier qui possède une piece qui peut être arrosée, laboure plus de terres que celui qui en possède une autre de même grandeur, mais dont le terrain est sec. La proposition que j'ai avancée est donc incontestable. Quelques exemples la rendront encore plus évidente. Examinons le village d'*Arwangen*. On y compte un grand nombre de riches païsans, & plusieurs personnes judicieuses ont remarqué que la richesse de ce lieu consistoit dans un grand ruisseau avec lequel les habitans arrosent une grande partie de terrain, qui leur produit beaucoup de fourages. Leurs champs bien engraisés font d'un très grand rapport. Cette espece de possession y est fort chère, quoi qu'elle soit ailleurs à un prix assez médiocre. Je pourrois encore citer deux villages, que je connois, mais il ne m'est permis de les nommer ici. Eloignés d'une demie lieue l'un de l'autre, leurs terres se touchent d'un côté & ils ont la même quantité d'un terrain qui est à peu près de la même nature. Cependant, l'un a beaucoup plus de grain que l'autre, comme on le voit par les dixmes, que produisent l'un & l'autre. Les habitans du premier sont aussi beaucoup plus riches que ceux du second. Si l'on passe au travers de l'un & de l'autre, un coup d'œil jetté au hasard sur tout ce que l'on remarque sera suffisant pour en convaincre tout homme de bon sens.

sens. En particulier les jeunes garçons sont dans le premier plus grands, mieux faits, & plus robustes. Je demandai d'où venoit cette différence dans la richesse & dans le rapport des terres, puis qu'elles me paroissent à peu près de la même étendue. On me répondit que l'un avoit une plus grande quantité de prés, qui pouvoient être arrosés. Cet éclaircissement me venoit de personnes, qui avoient examiné la chose avec soin, & qui pouvoient en juger pertinemment.

POUR se convaincre qu'il n'y a point d'autre cause de cette différence, on n'a qu'à faire attention que suivant le cours naturel des choses, le plus pauvre des deux villages devoit être le plus riche; sa situation & d'autres circonstances le mettent plus à portée de vendre son grain & même à un prix plus haut. Qu'on ne pense pas que l'un d'entr'eux se soit enrichi par le commerce, il est certain, que les habitans de l'un & de l'autre ne commerceront point. Ces deux exemples prouvent; qu'un usage convenable des eaux contribue à encourager la culture des grains: mais que lors que dans nôtre país on laisse perdre inutilement les eaux, cette négligence forme un obstacle considérable.

ON pourroit peut-être croire, que mon idée seroit de multiplier les prés, que l'on arrose, & qui ne produisent communement point de grain. Ainsi ce qui seroit selon moi un obstacle à la culture des grains, lui seroit au contraire utile, puisque par là on conserve

une plus grande portion de terrain pour le labourage.

J'AI déjà tâché de prévenir cette objection. J'avoue qu'il est possible que l'arrosement des prés enlève aux grains quelques portions de terrain, qu'on lui auroit peut-être consacré. Mais c'est peu de chose, un petit champ bien engraisé produira plus qu'un plus grand, qui le fera moins. On aura du remarquer plus haut, que le meilleur moien d'avoir beaucoup d'engrais étoit d'avoir du fourage pour nourrir beaucoup de bétail. Quel mal y aura-t'il donc, si on ôte quelques terres au labourage, pourvu que ce qui reste soit d'un plus grand rapport. Mais au contraire il est bien plus nuisible à l'agriculture, lors que l'on ensemence beaucoup de terroir maigre & mal travaillé.

XI. LES vignes nuisent encore ordinairement à la culture des bleds. Ce n'est pas qu'elles privent les grains d'un terrain, qui leur feroit propre. Car on les place d'ordinaire dans des lieux penchans, que l'on ne peut pas labourer. Du moins cela doit être ainsi. Mais d'abord, les vignes demandent beaucoup d'engrais. Comme on espère d'en tirer plus de profit, que des champs, on ôte à ceux ci le fumier qui leur est nécessaire. Ainsi on voit d'ordinaire des champs maigres & de petite aparence dans les endroits où il y a beaucoup de vignes. J'ai dit que les vignes étoient un obstacle dans quelques endroits seulement; je ne parle en effet que de ceux, où il y a beaucoup

coup de campagnes sèches, & où il faut nécessairement du fumier, que s'il y a des près qui peuvent être arrosés, alors les vignes ne sont pas un obstacle à l'agriculture.

LES vignes nuisent en *second lieu* à l'agriculture, parce qu'elles exigent beaucoup de travail. Elles occupent plusieurs personnes, qui s'appliqueroient au labourage. Cela est dangereux, si le país n'a pas assés de monde pour faire l'un & l'autre. C'est ce qui déterminina autrefois le souverain Magistrat de ce Canton de défendre, que l'on plantasse de nouvelles vignes. On a établi la même loi en *France*. Cette raison auroit été suffisante pour prouver ma proposition. Tels sont selon moi les principaux obstacles, qui s'opposent à la culture des grains dans nôtre patrie. Si l'on en trouve d'autres, je pense qu'on peut les rapporter à ceux, que je viens d'indiquer. Les uns sont propres à nôtre país, d'autres lui sont communs avec nos voisins. Je pourrois peut-être en alléguer un certain nombre, mais je m'y suis déjà assés arrêté, & ils ne sont que de peu d'importance. Je ne puis cependant pas m'empêcher de toucher encore cette question.

ON dispute pour savoir, si les pommes de terre sont nuisibles à la culture des bleds, ou si elles ne le sont pas? Ceux qui sont pour la négative alléguent que l'on sème d'ordinaire du grain dans les lieux, où il y a eu des pommes de terre l'été auparavant. Cette seule raison engage les laboureurs d'ensemencer des terres,



terres, qui ne l'auroient pas été sans cela. On en conclut que la culture du grain est plutôt augmentée que diminuée par ce moyen. Cela est vrai en partie. Mais il n'est pas moins certain que l'on plante souvent des pommes de terre, dans des champs, où l'on auroit semé du bled. On a remarqué que les dixmes de plusieurs endroits ont diminué considérablement depuis que la faveur de ce légume est si considérablement augmentée. Comme je n'ai pas encore eu occasion d'examiner de près cette affaire, je ne veux pas porter de jugement. Je passe donc à l'examen de la troisième proposition générale, qui est contenue dans la question proposée: *Quels sont les avantages que nous avons pour l'avancement de la culture des grains?*

### III. PARTIE.

**J**E souhaiterois de pouvoir en faire une aussi longue liste, que celle, que je viens de donner des obstacles. Quoi qu'il en soit, nous ne laissons pas d'avoir des avantages très considérables. Heureux si nous étions assez sages pour en profiter.

I. LE premier avantage consiste dans la grande *variété du terroir* que l'on rencontre dans la Suisse. Je ne crois pas qu'il y ait un pays, où dans un espace égal, & même plus grand, on trouve une aussi grande diversité à cet égard, que dans notre pays en général, ou seulement dans le Canton de *Berne*. On y voit des terroirs secs, des terroirs humides,

des, des terres grasses & des terres graveleuses, des contrées sauvages & des contrées fertiles, des champs unis, & des terres penchantes, en un mot, on y trouve toutes les especes de terroirs ou de positions que l'on peut imaginer, au lieu que dans les païs plats le terroir est partout le même. Pour faire connoître cette variété du terroir de la Suisse, ou seulement du Canton de Berne, il faudroit décrire à part les différens quartiers qu'on y rencontre, en les comparant les unes avec les autres, & en faire apercevoir la diversité sensible.

CHAQUE personne, qui considère notre païs en gros sçait que l'*Oberland*, le *Simenthal*, l'*Ementhal*, le haut & le bas *Argau*, le *Païs de Vaud*, & d'autres parties du Canton de Berne sont autant de quartiers différens, qui n'ont que peu ou point de ressemblance les uns avec les autres. Mais l'expérience & un examen plus exact, montrent, que ces parties générales renferment elles mêmes plusieurs quartiers différens pour la température de l'air & pour le terroir: L'un est propre pour une sorte de grain, & l'autre pour une autre espece; ensorte que des champs qui se touchent à peu près sont d'une nature & d'un rapport tout différent.

PRES de *Gottstadt*, est une campagne, appartenante au village de *Safneren*. Elle est située entre la *Tièle* & l'*Aar*. Le terrain est composé d'une sorte de terre grasse, que les habitans nomment *Eigrund*. C'est là que croit  
peut-

peut- être le meilleur grain , qu'il y ait dans nôtre païs. Aussi est- il plus cher ; on le vend ordinairement un bache de plus que l'autre. Ce qu'il a de particulier , c'est que les épics ont autant de barbe que ceux de l'orge , & que si on sème dans ce lieu du bled ordinaire , il en acquiert tout comme l'autre , dès la troisieme année. Le ségle au contraire n'y réussit pas. Il lève , il croit , & la paille a souvent six pieds de haut , les épics paroissent beaux , mais ils ne renferment point de grain. Pas loin de ce premier champ , on en trouve un autre d'une nature toute différente , le froment qu'il produit est assés mauvais , tandis que le ségle en est excellent.

IL seroit inutile de citer ici tous les exemples que je pourrois rapporter pour montrer l'extrême variété du terroir dans la Suisse. On auroit peine à rencontrer un seul bien de campagne un peu considérable , où on ne la remarque.

CETTE variété doit à plusieurs égards être extrêmement favorable à la culture des grains , si on sçait en profiter avec prudence. Tout le monde sçait , que les différentes especes demandent un terroir différent. L'une veut l'humide , & l'autre le sec , celle - ci aime une terre pésante & ferrée , celle là une terre légère. Quelques sortes aiment les lieux un peu penchans , d'autres les plaines unies. Il n'y a donc pas de grain , pour lequel on ne puisse trouver le lieu qui lui est le plus propre , & où il croitra le mieux. Dans les païs unis ,

unis, où la terre est presque partout la même, on ne peut cultiver qu'une seule espèce de grain, & il arrive que dans les années, où la saison n'a pas été favorable, la misère y est générale. Au contraire dans un pays, où l'on trouve cette utile variété, tout ne peut pas manquer à la fois, la même saison, qui nuit à une espèce est favorable à l'autre. C'est ainsi que nous serions préservés des grandes chertés de grain, si nous sçavions profiter de la diversité de nôtre terroir.

UNE foule d'expériences ont convaincu tout le monde, que deux ou plusieurs sortes de terres mêlées l'une avec l'autre, étoient propres à les fertiliser, & comme l'on rencontre cette variété dans tous les terrains un peu considérables, le laboureur pourroit trouver dans son propre fonds, dequoi le fertiliser sans beaucoup de travail & de dépense, s'il sçavoit profiter de cette ouverture. La grande abondance de bétail, que l'on élève dans nôtre patrie, est la seconde chose, qui contribue à l'avancement de la culture des bleds. Elle lui est doublement utile. Elle procure à un prix très modique, tous les bestiaux, qui sont nécessaires pour le travail des terres. Nôtre pays est rude dans la plupart des endroits & la culture y devient très pénible. Nous avons besoin d'un très gros attelage, pour que la charue puisse pénétrer. Si le bétail étoit plus rare & plus cher, la plupart des païsans ne seroient point en état de soutenir les fraix du labourage : Ils seroient obligés de laisser leurs terres en friche. L'abondance  
du

du bétail nous procure en second lieu tout le fumier qui est nécessaire pour l'engrais de nos terres. J'ai déjà remarqué que nous n'avons aucun terrain, qui soit assez gras par lui-même. Si l'on veut y faire croître du bled, il faut dans de certains tems y mettre une assez grande quantité de fumier. Nous en avons les moyens. Et c'est ainsi que le grand nombre de bestiaux encourage l'agriculture.

JE sçais qu'il y a d'autres moyens pour engraisser les terres & pour les rendre fertiles. Ainsi la marne, le limon, que l'on tire du fond des eaux dormantes, le mélange de plusieurs sortes de terres; sont autant de moyens, que l'on peut mettre en œuvre pour cela: mais ils sont tous sujets à bien des inconvéniens que le fumier n'a point. Elles peuvent ne pas réussir, ou même être nuisibles, lors qu'on les fait sans précautions, ou sans connoissances, au lieu que l'engrais ordinaire ne fait jamais de mal, bien qu'il ne produise pas le même effet dans tous les terroirs.

III. LE *troisième* avantage, dont nous jouissons par rapport à la culture des bleds, c'est l'extrême *facilité avec laquelle nous pouvons transporter* chés nos voisins ce que nous en avons de trop. Les rivières, dont la Suisse est arrosée en font le principal instrument. Quand nous allons acheter du grain ailleurs, les voitures en augmentent beaucoup le prix. Mais si une mauvaise année, ou quelque autre circonstance mettoient nos voisins dans le cas d'avoir besoin de grains, ils chercheroient sans doute

doute à en tirer de nôtre païs , parce qu'ils pourroient le conduire chés eux avec beaucoup plus de facilité. Par la même ils pourroient l'acheter plus cher parmi nous & le donner à meilleur marché dans leur païs.

IV. LA *quatrieme* chose , qui devoit contribuer parmi nous à encourager l'agriculture, c'est le modique interêt que l'on paie annuellement de l'argent, qu'on emprunte. Les Auteurs françois qui parlent de l'agriculture, nous assurent qu'une des causes, qui la font tomber parmi eux, ou du moins qui l'empêchent de se pousser comme elle pourroit l'être, c'est le gros interêt, que l'on paie de l'argent. On y demande six pour cent, & au delà. Il est fort naturel de concevoir, que cet interêt doit produire ce mauvais effet par plusieurs raisons. J'en rapporterai une seule, qui doit frapper tout le monde. Quand un laboureur n'est pas en état de fournir aux fraix de son travail, il faut qu'il emprunte de l'argent pour cela, ou qu'il laisse ses terres en friche. Ne pouvant trouver de l'argent qu'à un gros interêt, il choisit ce dernier parti, ou il ne cultive pas ses champs, comme il le devoit. Un gros interêt le ruineroit, & le profit, qu'il tireroit de ses terres ne seroit pas suffisant pour le paier, & en même tems pour recompenser ses peines. Nous avons donc à cet égard de l'avantage sur nos voisins. Le païsan trouve de l'argent à quatre pour cent, & souvent à moins. L'interêt païé, une abondante recolte récompense richement ses peines.

G

V. LE

V. LE *cinquieme* & dernier avantage dont nous jouissons pour l'encouragement de l'agriculture, est celui qui me paroît le plus considérable. Je veux parler de l'*administration aussi douce que sage*, sous laquelle nous avons le bonheur de vivre. Cette idée agréable remplit mon cœur des plus vifs sentimens. Je bénis souvent la Providence, qui m'a fait naître dans un tel país, sous une telle domination. Le seul objet des soins de nôtre Souverain est de procurer aux peuples, qui lui sont soumis, les biens de la paix, du repos & de la sûreté. Sa prudence toujours attentive prévoit bien à l'avance tous les maux, qui peuvent troubler nôtre félicité. Jamais les sujets ne sont malheureux, à moins qu'ils ne se soient précipités eux mêmes dans la misère, par une conduite vicieuse, ou criminelle. Nous ne connoissons pas ces partisans avides, qui s'enrichissent de la sueur & du sang des sujets, & qui volent en même tems le Prince. Nous n'entendons jamais les sanglots & les plaintes des malheureux, que l'injustice opprime. Tout retentit au contraire des bénédictions de ces infortunés, en faveur desquels le Magistrat tient toujours ses trésors ouverts, & dont il soulage la misère avec une main constamment bienfaisante. Ailleurs le laboureur est toujours dans l'incertitude pour savoir si les fruits de tant de travaux lui demeureront, ou s'ils ne seront pas plutôt la proie d'un injuste ravisseur. Chés nous il peut être tranquille, dans l'assurance que sous la protection d'un Souverain toujours juste, il pourra manger

ger avec ses enfans & ses domestiques les revenus de son travail & de son industrie. Quel encouragement pour lui à continuer son application, à redoubler son activité, & à perfectionner avec joie l'art utile qu'il exerce. S'il est incontestable que l'opression, la misère, & un gouvernement trop sévère, découragent l'ouvrier, & font languir la culture des terres, il ne l'est pas moins aussi, que la liberté, la tranquillité, la seureté, & une administration douce & paisible doivent faire fleurir l'agriculture, animer l'application, remplir les ouvriers de joie & d'ardeur, & parer nos campagnes des plus riches trésors. Il est encore certain que le Canton de Berne, qui jouit d'une manière si distinguée des premiers avantages, peut aussi se flatter de surpasser plusieurs de ses voisins dans l'art de cultiver les terres.

C'EST ainsi que je crois avoir répondu à la troisieme question que je devois examiner. Il est tems maintenant de terminer une dissertation, qui pourroit bien passer les bornes prescrites aux ouvrages de cette espece. J'ai cherché à être court. Je n'ai traité qu'en passant plusieurs choses, qui auroient demandé beaucoup plus de détails. Peut-être qu'à cause de cela je n'ai pas exprimé mes idées avec toute la clarté que j'aurois désiré.

SI j'avois cherché à faire parade d'érudition, j'aurois pu rapporter souvent les opinions des plus célèbres Auteurs. Mais j'ai craint qu'ajoutant tant de longueurs à un stile aussi



sec, il ne m'arrivat ce que dit *Pope* d'un faiseur d'Epithaphes. J'aurois pu comme lui perdre toutes mes peines. On ne lisoit pas une partie de ses ouvrages, & l'on n'ajoutoit aucune foi à l'autre.

*Fortunatus & ille ; Deos qui novit agrestes. VIRG.*

